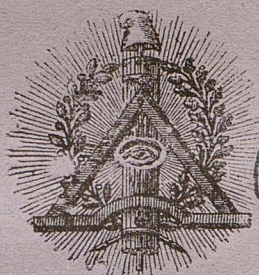


Cote 1178

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

ALONSE ET CORA,

TRAGÉDIE

EN VERS ET EN TROIS ACTES,

PAR A. J. DUMANIANT,

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, sur le
THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE, RUE
DE RICHELIEU, à Paris, le 28 Janvier 1793.

Prix 24 fols.



A P A R I S,

Chez le Citoyen CAILLEAU, Imprimeur-Libraire,
rue Gallande, N°. 64.

L'an second de la République Française.

PERSONNAGES. ACTEURS.

Les Citoyens

ALONSE, jeune Espagnol. *Monville.*

CORA, Péruvienne, Prêtresse du soleil. *Mlle. Simon.*

ALIBÉ, Prêtresse, amie de CORA. *Mme. Valeyrie.*

HISCAR, INCAS, père de CORA. *Valois.*

Un Péruvien *Berville.*

Un Officier Espagnol. *Duplant.*

Soldats Espagnols.

Péruviens.

La Scène est au Pérou, dans une forêt, hérissée de rochers: à la droite des Acteurs est l'entrée du temple du soleil.

Jesouffigné, déclare avoir cédé au Citoyen Cailleau les droits d'imprimer & de vendre *Alonse & Cora*, Tragedie en trois actes & en vers de ma composition, me réservant mes droits d'Auteur par chaque représentation qu'on en donnera sur tous les Théâtres de France. A Paris, ce 31 Janvier 1793, l'an second de la République.

A. J. DUMANIANT.

P R É F A C E.

CETTE Tragédie était dans mon porte-feuille depuis treize ans. Une circonstance assez singulière me la fit entreprendre. Je commençais à jouer la Comédie dans une petite Troupe où chaque Acteur, par clause de son engagement, avait une représentation à son bénéfice : ces représentations se tiraient au sort : j'eus le dernier numéro. Dans la Ville où nous étions on n'aimait que la Tragédie. Quoique nous y fussions passablement mauvais, on avait la complaisance de nous y applaudir. Mes Camarades s'emparèrent, comme de raison, des Pièces les plus modernes. Il ne me restait rien à donner pour réveiller la curiosité de nos Amateurs ; & comme j'avais besoin pour payer mon Hôte, de faire une recette passable, je pris le parti de faire une Tragédie pour le jour de ma représentation. Je sentais bien mon insuffisance pour ce genre de composition ; mais le cas était pressant. Il fallait ou faire une Tragédie, ou laisser ma petite garde-robe en gage : je ne balançai plus ; j'avais à peine deux mois pour que la Pièce fût apprise & jouée. Nous n'étions riches ni en décorations, ni en costumes ; nous n'avions que trois Tragédiens qui fissent plaisir. C'est d'après le Machiniste & les Acteurs que je pouvais employer avec succès, que je fis mon plan. Tout me réussit au-delà de mes souhaits : ma Pièce fut aux nues ; mais ce qui me réjouit davantage, c'est que ma recette fut la meilleure de toutes : je gagnai quatre cents livres tous frais faits, & je partis de la Ville couvert de gloire, & avec quelques louis dans ma poche.

Il y a six ans que j'eus la fantaisie de lire cette Pièce aux Comédiens de la Nation pour savoir ce qu'ils en penseraient ; ils la reçurent à l'unanimité ; mais comme depuis ce tems ils oublièrent de la représenter, je l'ai portée à mes anciens Camarades du Théâtre de la République. Je la leur ai annoncée comme un Ouvrage sans conséquence ; ils l'ont reçue de même : pour qu'elle ne leur fît pas perdre un tems

qu'ils peuvent employer d'une manière plus utile ; je l'ai distribuée entre des Acteurs qui n'étaient ni trop occupés, ni trop chargés d'études : ils ont mis à faire valoir cette faible production autant d'honnêteté envers l'Auteur que de zèle pour son succès. La jeune Actrice qui s'est chargée du rôle de *Cora*, l'a joué avec cette sensibilité qui ne s'apprend pas. Je souhaite que cet essai engage les Auteurs qui ont une célébrité justement acquise à l'employer dans des ouvrages où elle puisse mieux développer les dons précieux qu'elle a reçus de la Nature (*); je ne finirai point cette courte Préface sans remercier mes bons amis *Valois & Monville* ; ils ont tiré tout le parti possible de leurs rôles.

Cette Tragédie n'a pas eu un brillant succès ; elle ne le méritait pas. Elle a été vue avec une sorte de plaisir. Le Public y a souvent applaudi à des sentimens d'humanité qui étaient dans son cœur : ce langage sera toujours entendu en France , & c'est à ceux qui ont plus de talent que moi à le parler sans cesse au Théâtre. C'est alors que les jeux scéniques deviendront utiles , & que nos plaisirs tourneront à l'avantage de nos mœurs.

(*) Mademoiselle Simon, qui à peine a 16 à 17 ans, a joué depuis dans la belle Tragédie de Fénelon du Citoyen Chemier, le rôle d'*Annie*, qu'elle a rendu avec tout le sentiment & les moyens d'une Actrice consommée.

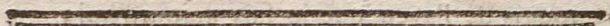


ALONSE ET CORA,

TRAGÉDIE,



ACTE PREMIER:



SCÈNE PREMIÈRE.

CORA ALIBÈ.

CORA.

OUI, mon cœur dans le tien brûle de s'épancher ;
Apprends donc des secrets qu'en vain je veux cacher :
Prêtresse du soleil à son culte asservie ,
Je déteste nos loix & j'abhorre la vie ,
Depuis que par l'amour , mes jours empoisonnés ,
Coulent plus tristement , d'ombres environnés :
D'un ascendant fatal , innocente victime ,
Je ne m'aveugle pas , je sçais quel est mon crime ;
Je sçais que mon pays , mon père , mes sermens ;
Je sçais que tout m'accuse en ces affreux momens ;
Je prévois qu'un seul mot fixe ma destinée ;
Mais hélas ! malgré moi je me sens entraînée :

A 3

Odieuse à moi-même en cet horrible jour;
Mon ame toute entière appartient à l'amour.

A L I B É.

Eh quoi ! tu ne crains pas que ce Dieu tutélaire,
Ce Dieu que nous servons, ce Dieu qui nous éclaire,
Que ce sacré soleil irrité de tes feux
N'aille enfin te punir d'avoir trahi tes vœux ?

C O R A.

Qu'il consume ce cœur qui le craint & l'offense !
Alibé ! le servir n'est plus en ma puissance ;
Vainement je l'implore : aux pieds de ses autels,
Je sens mon ame en proie aux remords éternels ;
Mon cœur dément les vœux que ma bouche profère ;
Il est un autre Dieu qu'en secret je préfère,
Je rougis de l'aveu que je fais aujourd'hui ;
Ce Dieu, c'est mon amant, tous mes vœux sont pour
lui.

A L I B É.

O ciel ! d'un juste effroi mon ame s'est remplie :
Quel mortel trouble ainsi le repos de ta vie ?

C O R A.

Hé bien ! tu vas frémir. C'est un de ces vainqueurs,
De mon triste pays odieux destructeurs.

A L I B É.

Qu'entends-je, juste ciel ! un meurtrier farouche,
Un barbare assassin, un Espagnol te touche ?
Quand ces monstres affreux dévastent nos climats,
Quand ils portent par-tout la flamme & le trépas,
Lorsque le sang des tiens te crie ici vengeance,
Loin d'armer ton courroux, grands Dieux ! ton cœur
balance !

Tu t'oses déclarer en faveur des tyrans,
Tu trahis tes ayeux, ton culte & tes sermens ?

C O R A.

Quand tout semble à tes yeux condamner ton amie,

La voix de la vertu parle & la justifie,
 Alonse est Espagnol : c'est son seul crime, hélas !
 Alonse méritait de naître en nos climats :
 Non, il n'est point formé de ce sang que j'abhorre.
 Je ne puis le haïr, faut-il plus dire encore,
 Faut-il l'ouvrir mon cœur, je lui dois mon amour
 O ma chère Alibé, rappelle-toi ce jour,
 Où parmi les horreurs, le meurtre & le carnage,
 Ces vainqueurs détestés, pleins d'une horrible rage,
 Entrèrent dans nos murs ouverts de toutes parts,
 Massacrant sans pitié, femmes, enfans, vieillards ;
 Tout tombait sous leurs coups, leur foule forcenée
 Pénètre dans le temple, où pâle & conternée,
 Rassemblant près de moi les prêtresses en pleurs,
 Je priais le soleil de finir nos malheurs.
 Au milieu des soldats qu'aveuglait la colère,
 Alonse se montra comme un Dieu tutélaire.
 A sa vue, Alibé, la crainte disparut :
 Contre ses compagnons, son bras nous secourut.
 Dans cette soif de l'or qui toujours les tourmente,
 L'un d'eux, pour me ravir ma parure brillante,
 Est prêt à me frapper ; Alonse furieux,
 Vole, se précipite & l'immole à mes yeux.
 Il m'arrache du temple & me force à le suivre,
 A travers mille morts, sa valeur me délivre :
 Maître de mon destin, je le vois à mes pieds
 Offrir en suppliant ses vœux humiliés,
 Je deviens son vainqueur & sa grande ame encore,
 Se prive en gémissant de l'objet qu'elle adore :
 Il cède à mes douleurs, il me laisse partir :
 Et lorsqu'à tous mes vœux il daigna consentir,
 Qu'il me rend à mon père, à ma famille entière,
 Lorsque c'est par lui seul que je vois la lumière :
 Pour prix de ses secours, faut-il donc que mon cœur

8 ALONSE ET CORA,

Réponde à ses bienfaits par la haine & l'horreur ?
Eh! quand je le voudrais, puis-je imposer silence
A la voix de l'amour & de ma conscience ?
Non, soit crime ou malheur, dût le ciel irrité,
Laver par-tout mon sang, mon infidélité,
Jusqu'au dernier soupir, Cora fera la même,
Je l'aimerai toujours tout autant que je l'aime.

ALIBÉ.

Je ne puis que te plaindre en ces jours malheureux,
Sache du moins cacher ce secret dangereux.

CORA.

Qu'importe que mes pleurs coulent dans le silence,
Qu'importe de mes maux la triste connaissance!
Séparée à jamais de l'objet de mes feux,
Mon amour sans espoir offense-t-il les Dieux?

SCENE II.

ALIBÉ, CORA, HISCAR.

HISCAR, *dans le désordre du désespoir*

O monstres!

CORA.

Quel effroi!

HISCAR,

Ma fille?

CORA.

Hé bien, mon père?

HISCAR.

O comble des forfaits! ils ont tué ton frère;
Mon fils n'est plus.

C O R A.

Ah ! Dieux !

H I S C A R.

Mon œil désespéré.

Vient de voir à l'instant ce héros massacré.
 Ignorant nos malheurs , non loin de cette enceinte ,
 Il errait dans nos champs sans armes & sans crainte ,
 De farouches soldats sur lui fondent soudain ;
 Leur froide cruauté lui déchire le sein.
 Monstres ! en le frappant , sa candeur & ses charmes ,
 N'ont donc pu de vos mains faire tomber les armes ?
 Notre empire est détruit , nos trésors sont à vous ,
 Et de quels biens encore êtes-vous donc jaloux ?
 Nous vivons dans les fers ou dans l'ignominie ,
 A notre sort affreux , portez-vous donc envie ?
 Vous ne redoutez plus nos efforts impuissans :
 Vous n'aimez qu'à détruire , à vous montrer tyrans :
 Le tigre qui nous tue y trouve sa pâture ;
 Mais c'est un jeu pour vous d'outrager la nature :
 Les cris , la mort , le sang que vous faites jaillir ,
 Charment vos yeux cruels & formés pour haïr.
 Dans ces derniers instans , la fureur qui m'égare ,
 Me rendra comme vous inhumain & barbare :
 Un de vos Espagnols est en notre pouvoir ;
 Il sentira les coups d'un père au désespoir.
 Je deviendrai cruel , dans ma haine implacable ,
 Puissé je tout couvert de son sang exécration ,
 M'enfoncer dans vos rangs , là pour remplir mon sort ,
 Puissé-je au moins avant que d'y trouver la mort ,
 Aux yeux épouvantés de l'auteur de sa vie ,
 De son fils massacré montrer la tête impie ,
 Lui dire avec transport , c'est ton fils égorgé ,
 J'abhorrais , j'ai détruit ; pleure , je suis vengé.

C O R A.

Quoi, mon frère n'est plus ?

H I S C A R.

En ce moment funeste,
Le venger & mourir est tout ce qui nous reste.

C O R A.

Le venger, & sur qui ?

H I S C A R.

Sur un monstre odieux
Que tu vas immoler aux autels de nos Dieux.

C O R A.

Moi, mon père ?

H I S C A R.

Aux horreurs où nous sommes en proie,
Le ciel semble mêler une sorte de joie.
Il permer qu'un barbare, un de nos assassins,
Dans ce jour malheureux soit tombé dans nos mains.
On vient de le saisir près d'une obscure voûte,
On trompe les projets qu'il méditait sans doute.
Ton bras va le frapper, les miens vont allumer,
Les feux où par lambeaux on va le consumer ;
Et puissent ses tourmens assoupissant ma peine,
Du ciel qui nous poursuit, calmer enfin la haine.
On le traîne à nos yeux.

SCÈNE III.

ALIBÉ, CORA, HISCAR, ALONSE,
PERUVIENS.

H I S C A R.

C E tigre en son malheur,
De la vertu tranquille affecte la candeur.

TRAGÉDIE.

II

C O R A.

Juste Ciel! c'est Alonse. Ah! mon cœur se déchire.

H I S C A R.

Dompte dans cet instant la frayeur qu'il t'inspire;
C'est à lui de trembler, il t'apprend à haïr.

A L O N S E, *à part.*

Que je frémis pour elle! elle va se trahir.

H I S C A R.

Viens, monstre, que ton sang répandu goutte à goutte,
Me venge des horreurs que ton pays me coûte;
Mais tu n'as qu'une vie. ardent à te punir,
Mon cœur t'en voudrait cent, cent fois te les ravir,
Ou qu'au moins te frappant, ma main désespérée,
Détruïsît en toi seul une race abhorrée.

(*A Cora.*)

Le droit de nous venger à toi seule est remis,
Remplis tes vœux, les miens.

C O R A.

Mon père.

H I S C A R.

Tu frémis.

Offre au peuple irrité, sa victime coupable,
Fais couler sous le glaive un sang si méprisable;
Appaise par sa mort les mânes de mon fils,
Enfonce dans son sein le poignard que jadis,
Je retirai des flancs où tu reçus la vie,
Et montre-toi, ma fille, en servant ma furie,
Obéis à ton père, obéis à nos Dieux!
Mais que vois-je? La mort est peinte dans tes yeux.

C O R A, *parlant à peine.*

Pour un jeune étranger sans armes, sans défense;
Je sens que la pitié remplace a vengeance.

H I S C A R.

De la pitié pour lui, lorsque ces vils mortels,

Bravant l'humanité, nos Dieux & leurs autels,
 Ont porté dans nos champs & le fer & les flammes ;
 Quand ils ont massacré nos enfans & nos femmes ;
 De la pitié pour eux ! non, non, les inhumains,
 A leur tour au carnage, accoutument nos mains.
 Ils ont versé le sang de l'Indien timide,
 De répandre leur sang, mon courroux est avide.
 Je veux les imiter, je veux que ma fureur,
 Egale, s'il se peut, ou surpasse la leur.

(Aux Indiens qui conduit Alonse.)

Au peuple qui l'attend présentez le parjure ;
 Son supplice bientôt va venger la nature.

A L O N S E, que l'on emmène.

Sans me plaindre, ô mon Dieu ! je recevrai la mort ;
 Mais je me vengerai mille fois des horreurs de son sort.

SCENE IV.

ALIBÉ, CORA, H I S C A R.

C O R A.

HÉLAS ! à quel excès mon père s'abandonne.

H I S C A R.

Grands Dieux ! mon fils n'est plus & sa sœur s'en
 étonne ?

Sans l'espoir consolant de venger son trépas,
 Son pere infortuné ne lui survivrait pas.

C O R A.

Le malheur à son tour rend votre ame cruelle.

H I S C A R.

Etrouffé dans ton sein ta pitié criminelle.

C O R A.

Est-ce le meurtrier que vous allez punir?

H I S C A R.

Non, les traîtres ont fui.

C O R A.

Pourquoi le retenir?

L'innocent ne doit pas être notre victime.

H I S C A R.

Mais il est Espagnol, c'est un assez grand crime.

N'attire point sur toi ma haine & mes mépris,

En osant protéger nos cruels ennemis.

Oui, nous devons son sang au ciel, à la nature;

Le barbare mourra, frémissé le parjure

Qui, trompant notre espoir pour un monstre odieux,

Trahirait ses sermens, son pays & ses Dieux.

SCENE V.

ALIBÉ, C O R A.

C O R A.

HÉLAS! chère Alibé, quelle est ma destinée!
Ce captif est Alonse.

A L I B É.

Amie infortunée...

C O R A.

O Dieu! quel est mon sort, eh quoi! dans mes
malheurs,

Il ne me reste donc que d'inutiles pleurs

Tout est sourd à mes cris, mon père aussi m'accable;

Qu'exige-t-il de moi dans ce jour déplorable?

Qui va me secourir dans ces funestes lieux?

A L I B É.

Viens aux pieds des autels, peut-être que nos Dieux...

C O R A.

Nos Dieux sont impuissans, le leur seul redoutable,
 Appesantit sur nous son bras impitoyable;
 Il prête à ses guerriers sa foudre & sa fureur,
 Ah! loin de l'irriter, désarmons sa rigueur.
 Peut-être en lui rendant le héros que j'adore,
 Son bras prêt à frapper s'arrêterait encore?
 Je m'abuse peut-être en ce fatal moment;
 Mais embrasse un projet qui sauve mon amant.
 Va, cours parmi ce peuple, & que ton cœur t'inspire
 Ce qu'il faut pour toucher & frapper & séduire,
 Peins-lui nos Dieux vaincus, ajoute à son effroi,
 Intimide, promets, je m'en rapporte à toi.
 Ah! seconde, Alibé, l'espoir où je me fonde,
 Que l'erreux une fois serve au bonheur du monde.

A L I B É.

Des peines que tu sens, va, je suis de moitié;
 Compte sur les secours d'une tendre amitié,
 Et les biens & les maux, que rien ne nous sépare,
 Je t'arrache au malheur que ce jour te prépare:
 Ou si je ne puis rien sur ce peuple en courroux,
 Que nos cœurs soient au moins frappés des mêmes
 coups.

S C E N E V I.

C O R A.

O Dieu des Espagnols, prends pitié de mes larmes!
 Le meurtre & les forfaits ont-ils pour toi des charmes?
 Hélas! si pour te plaire il ne faut que du sang:
 Frappe, voilà mon cœur & déchire mon flanc,
 Que je fussie seule aux traits de ta vengeance;
 Mais sauve mon amant, signale ta puissance;

A ce prix seul encor j'oublierai tous mes maux ;
Es-tu Dieu des brigands ? es-tu Dieu des héros ?
Si tu l'es , sauve Alonse , appaise ta colère ,
Fais-moi chérir ton culte en te montrant son père ;
Vois nos maux , sois clément , pardonne , & dans ce
jour
Mérite tes autels , nos vœux & notre amour.

SCENE VII.

CORA, ALIBÉ.

CORA.

QUOI ! si-tôt de retour ? que faut-il que j'espère ?
Quel est mon sort ? le ciel finit-il ma misère ?

ALIBÉ.

Le ciel plus que jamais déclaré contre nous ,
Pour combler nos malheurs signale son courroux ,
Du sommet des rochers qui bordent cet asyle ,
Où depuis quelque tems l'Indien plus tranquille ,
Coulait ses tristes jours loin de ses oppresseurs ,
Nous entendons gronder ces foudres destructeurs :
Ministres de la mort , organes de la guerre ,
Que l'Europe inventa pour ravager la terre.
L'épouvante & l'effroi remplissent tous les cœurs ;
On a vu les drapeaux de nos cruels vainqueurs ;
Ils font l'affreux signal du malheur & du crime ;
Tout le peuple éperdu demande sa victime :
Plus d'espoir , & l'on veut par son sang odieux ,
Appaiser à la fin le courroux de nos Dieux.

CORA.

Les Dieux n'ordonnent point d'opprimer l'innocence ,
Aux immortels , sans doute , on plaît par la clémence ;
C'est la voix de mon cœur qui m'instruit aujourd'hui ,

Mon amant me sauva, je ferai tout pour lui.
 Je vais aux pieds d'un père avouer ma tendresse;
 Les bienfaits d'un amant, mon crime, ma faiblesse;
 Je cours parmi ce peuple attendri de mes pleurs,
 Rappeller par mes cris la pitié dans les cœurs,
 Ou si leur cruauté refuse de m'entendre,
 Je cours à mon amant, je saurai le défendre,
 Là j'offrirai mon cœur pour garantir le sien,
 L'amour au désespoir peut tout & ne craint rien.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CORA, ALIBÉ.

CORA.

ILs arrêtent mes pas, & leur cruelle joie,
A mes yeux effrayés éclate & se déploie.
L'on insulte à mes cris, au comble des douleurs,
On ose ici me faire un crime de mes pleurs.
Ma pitié les offense & l'on exige encore
Que la triste Cora perce un cœur qu'elle adore:
Ah! plutôt que ma main rougisse d'un tel sang;
Elle se plongera sans crainte dans mon flanc:
Du moins en ces instans, c'est à moi que l'on fie,
Et les soins de sa garde, & les soins de sa vie..

ALIBÉ.

Inutiles secours! déjà près de ces lieux,
Le peuple impatient de repaître ses yeux,
De contempler, souffrant cet artitan du crime,
Avec des cris affreux demande sa victime.

CORA.

Le tems presse, Alibé seconde mon dessein;
Il est près de ce temple un autre souterrain,
Qui par de longs détours, loin de cette retraite,
Conduit près des rochers où le fleuve se jette.
Je m'en vais confier à ta prudente foi,
L'Espagnol dont le sort me fait mourir d'effroi.
Sauve un infortuné, prends pitié d'une amie,
Qui remet en tes mains, & son sort & sa vie.

B

A L I B É.

S'il s'échappe, tu meurs aux dépens de tes jours;
 Irai-je lui prêter un odieux secours ?

C O R A.

Ah! ne refuse pas la grace que j'implore,
 S'il périt, je mourrai plus misérable encore:
 En entrant au tombeau, j'emporterais l'horreur,
 D'avoir percé le flanc de mon libérateur:
 De l'avoir immolé, lorsque ma main propice
 Le pouvait arracher des bords du précipice.
 Laisse-moi le sauver, que je puisse aujourd'hui
 Egaler sa grande ame en expirant pour lui.
 Ne me réplique rien, exauce ma prière,
 Cours à mon triste amant & rends-lui la lumière;
 Arrache-le soudain de ces horribles lieux,
 Hâte-toi; ne perds point un instant précieux.

S C E N E I I.

C O R A , *après un silence.*

A L O N S E ! tu vivras... Ma main loin de ta tête
 Ecarte avec transport l'orage qui s'apprête;
 Non, je n'aurais pas cru qu'en cet horrible jour,
 Il pouvait exister un plaisir pour l'amour.

S C E N E I I I.

C O R A , A L O N S E.

C O R A.

D I E U X ! que viens-tu chercher dans ce séjour
 barbare ?

Alonse, ignore-tu que ta mort se prépare ?
Cruel ! éloigne-toi.

A L O N S E.

Tu veux sauver mes jours ,
Et que loin de tes yeux j'en traîne ailleurs le cours ?
Cora , si je te perds , que m'importe la vie ?
C'est pour toi seul , hélas ! qu'Alonse l'eût chérie ,
Si je n'attends plus rien de la faveur du sort ,
Qu'importe que d'un jour on retarde ma mort ?
Non non , laisse à mon cœur , à ce cœur qui t'adore ,
Profiter des momens qui lui restent encore :
Ce seront les derniers que nos destins affreux ,
Pour adoucir nos maux , offriront à nos vœux :
Et tu veux m'en priver ? toi ! .. Cora... non... Ecoute ,
Pour cet instant si cher , j'aurais donné , sans doute ,
Rang , gloire , honneur , fortune & mon sang avec eux ,
Et ne donnerais point quelques jours malheureux
Que la mort ravirait bientôt à l'infortune ,
J'ai bravé pour te voir tes guerriers & Neptune.
L'amour , le seul amour toujours industrieux ,
A travers mille morts me guida dans ces lieux.
Je venais te ravir , à ce temple , à ton père ,
Briser les vains sermens que Cora me préfère ,
Te rendre à mon amour ; heureux dans mon malheur ,
J'ai su du moins par lui que j'ai touché ton cœur :
Que tu plains mes destins , que tu m'aimes peut être ?..

C O R A , *reprenant impétueusement.*

Cruel , il est trop vrai , de mes sens toujours maître ,
L'amour en embrasant mon cœur de tous ses feux ,
Te rendit à jamais l'objet de tous mes vœux :
Il n'est plus ni sermens , ni devoir , ni patrie ;
Il n'est rien que pour toi Cora se sacrifie :
N'augmente pas encor son affreux désespoir ,
Et daigne la priver du tourment de te voir :
Tes bourreaux vont venir , verras-tu ton amante ?

B 2

A leur aspect fatal, défolée, expirante,
Déclarer à leurs yeux & son crime & son feu,
Et recevoir la mort pour prix de son aveu ?

ALONSE.

Ah ! quelle image offrir à mon ame égarée !
Je trancherais les jours d'une amante adorée !
Moi ! qui sans balancer donnerais tous les miens
Pour pouvoir embellir & rendre heureux les siens.
Cette crainte suffit pour guérir ma faiblesse,
Je m'éloigne en pleurant des lieux où je te laisse :
Je mourrai : tu vivras. Adieu... Quoi ?.. Pour jamais ?

CORA, *le repoussant.*

Adieu...

ALONSE, *en pleurs.*

Ciel ! pour jamais.

CORA.

N'accrois point mes regrets.

Crois-tu que ton amante, au désespoir livrée,
Puisse vivre un moment d'Alonse séparée ?
Mais daigne en t'éloignant l'arracher au remord,
D'être, hélas ! en ce jour la cause de ta mort :
Adieu.

ALONSE.

Je ne le puis, cet effort m'épouvante ;
Grands Dieux ! sous les couteaux je crois voir mon
amante.

On vengera bientôt ton forfait prétendu,
Souvent comme le crime on punit la vertu.
Ton peuple, tes guerriers, tes prêtres & ton père,
Abusés sur ta faute, aveuglés de colère ;
Penseront en frappant ton cœur trop généreux,
Satisfaire à la fois les hommes & les Dieux.
Laisse-moi mourir seul, au malheur destinée,
Il suffit de ma vie à leur rage effrénée.
J'ai mérité la mort ; nos farouches soldats,

TRAGÉDIE.

21

Sur vos bords malheureux ont porté le trépas,
Que j'expie en mourant l'injustice & le crime,
Dois-tu de nos forfaits devenir la victime ?
Cesse d'avoir pitié d'un de ces ravisseurs,
Qui se sont fait un jeu du meurtre & des fureurs.
Faut-il te dire plus ? je suis le fils d'Alvare.

C O R A , *avec une horreur marquée.*

Quoi ! tu serais le fils de ce mortel barbare !

A L O N S E.

Laisse éclater ta haine ; elle est juste.

C O R A.

Ah ! mon cœur

Ne peut point te confondre avec cet oppresseur,
Pardonne un mouvement, sans doute, involontaire ;
Le cruel, à mes yeux, assassina ma mère ;
Mais tu sauvas mes jours ; s'il fit couler nos pleurs,
Ta main, à loin de nous, détourné les malheurs.
Non tu n'es point son fils, ton ame magnanime
Pratique les vertus & méconnaît le crime.
Je ne t'en dois pas moins ma vie & mon amour,
Et ne t'en plains que plus de lui devoir le jour.

SCENE IV.

ALIBÉ, ALONSE, CORA.

A L I B É , *entrant précipitamment.*

T O N père ici s'avance.

C O R A.

Ah ! ciel !

A L I B É.

Le peuple en foule.

Entoure le bûcher & veut que le sang coule.

B 3

22 ALONSE ET CORA.

C O R A, *rapidement.*

Il en est tems peut-être ; Alonse , éloigne-toi ;

A L O N S E.

Ma mort est juste.

C O R A.

Hélas ! je cède à mon effroi :

J'embrasse tes genoux , vois ma douleur , mes larmes ,
De ce cœur déchiré dissipe les allarmes.

(*Elle se retourne , voit son père , & jette un cri en se relevant.*)

Mon père !... Il n'est plus tems. O mortel désespoir !

SCÈNE V.

ALIBÉ , ALONSE , CORA , HISCAR ,
PÉRUVIENS.

H I S C A R.

I L faut enfin remplir un trop juste devoir ,
L'ennemi marche à nous : hâtons le sacrifice ;
Tout le peuple à grands cris demande qu'il périsse ;
Sa mort rassurera nos guerriers abattus.
Mais que dois-je augurer tes sens sont éperdus ;
Calme-toi , sois comme eux barbare & sanguinaire ;
Les cruels sans frémir ont égorgé ton frère ;
Prends ce fer & l'enfonce en ses flancs odieux.

Il t'en coûte ; hé bien , frappe & détourne les yeux.

C O R A , *tenant le poignard d'une main tremblante.*
Par pitié !

H I S C A R.

Qu'as-tu dit ?

C O R A.

Ah ! tout mon corps frissonne.

H I S C A R.

Quel effroi !

C O R A.

Je ne puis.

H I S C A R.

Frappe ; le ciel l'ordonne.

C O R A

Je ne puis obéir à cet ordre cruel ;

Epargnons-le , mon père , il n'est point criminel.

H I S C A R.

Et mon fils l'était-il , quand leurs mains forcenées

Ont osé sans pitié trancher ses destinées ?

Ta mère l'était-elle alors que dans son sein

Un barbare à tes yeux osa plonger sa main ;

Quels étaient nos forfaits , quand armés de la foudre

Ils détruisaient nos murs , les réduisaient en poudre ?

De quel droit vinrent-ils dévaster nos climats ?

Tu les plains , toi , ma fille ?

A L O N S E.

Ah ! c'est trop de combats ;

Repousse la pitié dont ton ame est remplie ,

Mon sort n'est point affreux , il est digne d'envie ,

Et si quelque chagrin peut peser sur mon cœur ,

C'est d'avoir pu causer ta crainte & ta douleur.

Ah ! n'empoisonne pas ce moment qui me reste ,

Par un regret stérile à toi-même funeste ;

Je fais mourir ; fais plus , sache vivre après moi ;

Frappe , venge ton père & ton peuple & ta loi.

H I S C A R , à Cora.

Quoi ! tu verses des pleurs.

C O R A , au désespoir.

Hé bien ! hé bien , mon père.

Frémissez de l'aveu qu'ici je vais vous faire :

C'était peu que le Ciel vous eût privé d'un fils ,

Votre fille est coupable , & vos vœux sont trahis.

B 4.

C'est moi seule qu'ici vous prendrez pour victime ;
 J'aime ; ce mot lui seul vous dévoile mon crime ;
 Est il quelques forfaits qui soient égaux aux miens ;
 Il a sauvé mes jours , & j'ai proscrit les siens !
 C'est moi qui dans ses sens ai fait passer la flamme
 Qui charme en même-tems & dévore mon ame ;
 Le voilà ce héros qui me rendit à vous ,
 Pour prix de ce bienfait je le livre à vos coups ;
 Honteuse de mes feux , quand je lui dûs la vie ,
 Je vous tûs ses secours & mon ignominie :
 J'ai craint en le nommant que mon trouble soudain
 N'arrachât ce secret renfermé dans mon sein ;
 J'ai dans un piège affreux entraîné l'innocence ;
 Seule je suis coupable , expiez mon offense ;
 N'ajoutez pas du moins à l'horreur de mon sort ,
 L'horrible désespoir d'avoir causé sa mort ;
 Frappez , & qu'à l'instant le trépas me délivre
 Des maux que fait la vie à qui ne peut plus vivre.

ALONSE,

Grand Dieu ! qu'ai-je entendu ? quel étrange discours !
 Non , je n'accepte point ton barbare secours !
 Eh quoi ! pour me sauver , l'innocence s'accuse !
 Mais à ce noir transport mon ame se refuse ,
 Garde , garde ta gloire & laisse-moi périr ,
 D'un crime que tu feins , vois ton père frémir !
 D'une pitié frivole , étouffe le murmure ;
 Ecoute bien plutôt le cri de la nature ,
 Ton empire détruit , tes frères égorgés ,
 T'ont demandé vengeance & ne font point vengés ,
 Verse sans t'étonner le sang de la victime ,
 Va , le trépas n'est dû j'ai protégé le crime ,
 Tu pleures , tu frémis ! dans ton cœur abattu ,
 Rappelle ton devoir , rappelle ta vertu ,
 Le mien s'offre à tes coups : eh quoi ! ta main balance ?
 (Lui ôtant le poignard , passant devant elle & le don-
 nant à Hiscar.)

Rends-moi, rends-moi ce fer ; allouvis ta vengeance ?
 Mais avant de frapper , souffre au moins que ma voix
 Rende à la vérité l'hommage que je dois.
 Je ne te dirai point pour déchir ta colère
 Que j'arrachai ta fille aux honneurs de la guerre ;
 Elle ne dût ses jours qu'à l'amour furieux ,
 Qu'au milieu des combats je puisai dans ses yeux.
 Je ne m'en défends point , sans cet amour extrême ,
 J'eusse pu massacrer le seul objet que j'aime.
 Si je fus généreux , l'amour seul a tout fait ,
 L'amour fit mes vertus , l'amour fit mon forfait.
 Apprends que dans ces lieux , mon ardeur téméraire ,
 Venait pour la ravir d'entre les bras d'un père :
 Apprends que même encor , sous le couteau mortel ,
 Je nourris en mon sein cet espoir criminel ;
 Mais elle est innocente & son ame trop belle.
 Pour conserver mes jours se feignait criminelle ;
 Ne vas pas la punir d'un excès de pitié ,
 Ne charge que moi seul de ton inimitié ,
 Et puisse mon trépas , satisfaisant ta haine ,
 De vos malheurs si longs , briser enfin la chaîne.

H I S T O I R E.

O Dieu ! qu'ai-je entendu ? quoi , ma fille en ce jour ,
 Ose brûler pour toi d'un sacrilège amour ?
 Barbare , après avoir , par les feux de la guerre ,
 Par vos forfaits affreux ravagé cette terre :
 Vous fallait-il encor nous ravir nos vertus ?

(A Cora.)

Quelques soient nos malheurs , ils ne m'étonnent plus :
 Tu trahis tes sermens & ton crime , parjure ,
 Soulève contre nous le ciel & la nature.
 Nous allons tous périr ; mais avant ces momens ,
 Je vais livrer le traître aux plus affreux tourmens.
 Ce n'est plus à nos yeux une faible victime ,
 C'est un monstre chargé du plus énorme crime.

26 ALONSE ET CORA,

Son trépas est trop peu : ce sont ses cris , ses pleurs
Qui doivent expier ses horribles ardeurs.
Pour toi , je t'abandonne au remord implacable,
Bien mieux que nos tourmens , il punit le coupable.

SCÈNE VI.

ALIBÉ, CORA, ALONSE, HISCAR,
UN PÉRUVIEN.

LE PÉRUVIEN.

AH! Seigneur, accourez ; de farouches soldats,
Dans ces lieux désertés, déjà portent leurs pas,
Nos malheurs sont au comble, & le destin barbare
Conduit vers ces déserts l'impitoyable Alvare:
On craint que ces rochers, inutiles remparts
Ne puissent nous cacher long-tems à ses regards.

ALONSE.

Dieux! mon père en ces lieux?

HISCAR.

Quoi! ce monstre est ton père?

ALONSE.

Il l'est; fuyez, Seigneur, redoutez sa colère.

HISCAR.

Moi, fuir? voici l'instant que j'avais désiré;
Je vais montrer ton cœur à ses yeux déchiré.

(On entend du bruit.)

Ils arrivent trop tard : ma vengeance est remplie.

(Il lève le bras pour frapper Alonse.)

Meurs barbare.

CORA, *passe rapidement au milieu d'eux, & arrête
le bras de son père.*

Arrêtez!

HISCAR,

Laisse-moi, fille impie.

SCENE VII.

ALIBÉ, ALONSE, CORA, HISCAR,
PLUSIEURS ESPAGNOLS.

(Les Espagnols entrent rapidement l'épée à la main, à leur approche, les Péruviens s'enfuient, Alonse saisit le premier moment de trouble pour desarmer Hiscar.)

A L O N S E.

ACCOUREZ, chers amis, volez à son secours,
Ce vieillard malheureux attente sur ses jours :
Nos coupables soldats ont dans cette journée,
De son fils innocent tranché la destinée,
Et son cœur paternel, aigri par ses revers,
Préférerait le trépas à l'horreur de nos fers ;
Sauvez-le, compagnons de sa propre furie :

U N O F F I C I E R E S P A G N O L.

J'avais su vos projets, tremblant pour votre vie,
Avec quelques soldats j'ai promptement couru.

A L O N S E.

Amis, j'allais périr, son bras m'a secouru.
Le tems presse, volez, arrêtez le carnage,
Calmez cette fureur qu'on appelle courage.
Allez & trop long-tems le sang a ruisselé ;
Que l'Indien par nous puisse être consolé :
Les nôtres, sans remords, égorgent l'innocence,
Le crime est notre Dieu, le leur est la clémence.
Imitons-les ; soyons humains & généreux,
Courons tous les sauver, rendons-nous dignes d'eux.

SCENE VIII.

ALONSE, CORA, HISCARD.

HISCARD.

TANT de grandeur m'accable, & je me sens confondre

Aux transports de mon cœur ma voix ne peut répondre.

CORA.

Mon père, est-ce un barbare ? en ces instans affreux
Sa mort est-elle encor l'objet de tous vos vœux ?

ALONSE, *revenant du fond de la Scène, à Hiscar
avec chaleur.*

Si loin de toi, ma mort écartait les orages,
Je te dirais, viens, frappe & prévien tes outrages,
Je bénirais le coup qui terminerait mes yeux ;
Ta vie est en danger, le jour m'est précieux ;
Laisse-moi retourner dans le camp de mon père ;
La nature en son cœur ne peut être étrangère ;
J'attendrirai son ame, & bientôt en ces lieux,
Je reviens avec lui content & glorieux :
Eteignant dans nos pleurs le flambeau de la guerre,
Rendre à la fin la paix à ce triste hémisphère
Nos soldats désarmés détestant leurs fureurs,
Les vôtres consolés oubliant leurs malheurs,
Prouveront à jamais dans ces momens prospères,
Que formés pour s'aimer tous les hommes sont frères.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

CORA, HISCAR,

CORA.

ALONSE ne vient point & tout autour de moi,
Dans mon cœur conterné jette un plus grand effroi.
Le désespoir affreux de ce peuple en allarmes,
L'accent de sa douleur, le tumulte des armes,
Les cris de nos tyrans, jusqu'à nous élancés,
Les pleurs que je répands & ceux que vous versez :
Un désordre inoui que je ne puis comprendre,
Me présentent les maux que nous devons attendre.

HISCAR.

Ah ! tous les traits du sort sont épuisés sur nous,
Qu'aurais je à redouter encor de son courroux.

CORA.

Ah ! pardonnez l'espoir qu'en mon sein je renferme ;
Mon père, nos malheurs font peut-être à leur terme.
Le ciel peut se lasser de nous persécuter.
Pour nous sauver, Alonse osera tout tenter.
Alonse est généreux ; il hait la tyrannie ;
Et bientôt par la paix l'Inde à l'Espagne unie...

HISCAR.

Nous sommes dans leurs fers, ils nous ont tout ôté.
Il ne peut entre nous exister de traité.
Que loin de leurs regards, j'achève ma misère
Qu'ils me laissent ici, c'est tout ce que j'espère.

De mes jours fortunés ils ont tranché le cours ;
 Leur odieux aspect m'irriterait toujours.
 Ils sont nés pour le crime & pour la barbarie.
 Cet Alonse qui t'aime à qui je dois la vie ,
 Qui fait taire la haine , en mon cœur combattu ,
 Peut-être sans l'amour eût été sans vertu.
 Cet amour qui m'offense & que ton cœur partage ,
 Pour mon ame indignée est un nouvel outrage.

C O R A.

Je fais que des sermens que démentait mon cœur ,
 Réprouvent en ce jour une innocente ardeur.
 Victime malheureuse aux regrets condamnée ,
 Je fus en gémissant aux autels entraînée.
 En proférant mes vœux , une secrète horreur
 Sembla de mes tourmens être l'avant-coureur :
 Je jurai d'obéir à cette loi si dure ,
 Qui proscriit un penchant qu'inspire la nature ;
 Mais ce penchant vainqueur l'emporte malgré moi ,
 Sur mes vœux , sur mes pleurs mon devoir & ma loi.
 Hélas ! le croirez-vous , en ce moment funeste ,
 Où les fers & la mort sont tout ce qui nous reste ;
 Mon feu s'irrite encor dans mon cœur déchiré.
 Ah ! je vous vois frémir ; pardonnez : je mourrai ;
 J'ajoute à vos douleurs par cette flamme horrible ,
 J'en voudrais triompher ; l'effort est impossible.
 J'abhorre mes sermens , mon père , & dans ce jour ,
 Je ne connais de vœux que ceux de mon amour.
 Cet aveu vous offense ; il est involontaire.
 J'ai frémi de parler & je n'ai pu me taire.
 Coupable & sans remords , je ne m'abuse pas ,
 Votre fille à vos pieds implore le trépas :
 Seul il peut expier le crime où je me livre ,
 Je n'y puis renoncer qu'en renonçant à vivre.

H I S C A R.

Ah ! cruelle ; en ces jours marqués par nos malheurs.

Ce n'est donc qu'à l'amour que tu donnes des pleurs !
Privé de tous les miens, dans ma douleur profonde ;
Hélas ! quand seule encor tu me restes au monde ,
Quand ce n'est que pour toi que je veux voir le jour ,
Tu m'immoles , cruelle , à ton coupable amour !
Va , ne crains pas sur toi d'attirer ma vengeance ;
L'excès de mes malheurs a lassé ma confiance :
La vie après ce coup n'est pour moi qu'un fardeau ,
Tu le veux , c'en est fait , je descends au tombeau .
Hélas ! je me flattais , en quittant la lumière ,
Que tes mains à regret fermentaient ma paupière .
C'est toi qui veut ma mort !

C O R A .

Ah ! mon père , arrêtez !

Quel est donc le tableau que vous me présentez .
Moi , vouloir votre mort ? cette invincible flamme ,
Qui , malgré mes efforts a subjugué mon ame ,
Quelque force qu'elle ait , ne me fait point trahir
Des devoirs dont toujours j'aime à me souvenir ,
De ce cœur malheureux , étouffant le murmure ;
J'immolerai pour vous l'amour à la nature :
J'imposerai silence au cri de ma douleur ,
Qu'Alonse dans ces lieux reparaîsse vainqueur ,
Qu'il ait vengé nos dieux , nos loix & ma famille ,
Vous connaîtrez alors si je suis votre fille ;
Dieux ! c'est lui : mon état ne se peut concevoir .
J'ai souhaité sa vue & frémis de le voir .

SCENE II.

CORA, HISCAR, ALONSE.

ALONSE, *Entrant éperdu.*

LE désespoir conduit ma démarche égarée ,
Par les coups les plus forts mon ame est déchirée .

(A Hiscar.)

Oui, toi-même, aujourd'hui, malgré tous tes malheurs,

Au sort qui me poursuit, tu vas donner des pleurs.

L'on n'éprouva jamais un destin plus contraire;

Je me jette en ton sein, ah! je n'ai plus de père,

H I S C A R.

Il n'est plus ?

A L O N S E.

Le barbare ! ô Dieu ! dans mon effroi,

Pardonne-moi ce mot échappé malgré moi :

Il m'a maudit : la haine est dans son cœur farouche;

L'humanité, l'honneur n'ont plus rien qui le touche;

Je venais à ses pieds, tremblant à son aspect,

D'un fils qui le chérit apporter le respect :

J'embrasse ses genoux & sur son front sévère,

Au lieu de l'amitié je trouve la colère.

Je mets devant ses yeux pour émouvoir son cœur.

Le déchirant tableau de votre affreux malheur;

Je dis pour le fléchir que, malgré notre rage,

Ma liberté, ma vie ont été ton ouvrage.

Le farouche soldat, par mes pleurs attendri,

Soudain, de la pitié, fait entendre le cri,

Et mon père lui seul toujours impitoyable,

M'interrompt & me dit d'une voix formidable :

» Fils rebelle, crois-tu que pour prix de tes jours,

» J'aïlle de mes exploits interrompre le cours ?

« Je vins dans ces climats pour vaincre & pour détruire;

» Un reste de ce peuple échappe à notre empire !

» Croit-il pouvoir soustraire à mon autorité,

» Ses méprisables jours, ses biens, sa liberté ?

» Il est né pour ramper, qu'il meure, ou qu'il fléchisse.

» Garde, en le protégeant, d'irriter ma justice,

» Dans cet asyle obscur guide à l'instant mes pas.

Je m'écrie en pleurant, donnez-moi le trépas

Il m'est moins odieux que cet ordre effroyable ;
Et si de l'accomplir je me trouvais capable ,
Juste effroi de la terre , à jamais détesté ,
A moi-même en horreur comme à l'humanité ,
Au défaut des mortels , le ciel inexorable ,
Lancerait ses carreaux pour punir un coupable ;
Mais rien ne l'a fléchi , ses mains m'ont repoussé .
Mon arrêt par sa bouche est soudain prononcé :
De maledictions il charge ma jeunesse .
Tout entier à l'horreur où sa fureur me laisse ,
Dechiré , confondu , n'attendant que la mort ,
Je rapporte à tes pieds & ma vie & mon sort .

H I S C A R .

Eh quoi ! ce monstre est père ? Éternelle justice !
Es-tu donc au hasard ou sévère ou propice ?
Ah ! qui protèges-tu ? le barbare est vainqueur !
Tu lui donnas un fils sans lui donner un cœur ,
Et ce jeune héros , l'espoir de ma vieillesse
S'est vu par mes tyrans ravir à ma tendresse .

A L O N S E .

Ah ! combien je le plains & combien ta douleur ,
Dans ces moments affreux , ajoute à mon malheur .
Que n'étais-tu mon père ?

C O R A , à son père en pleurant .

Ah ! dans son sort funeste ,
Quand notre pitié seule est tout ce qui lui reste ,
Dois-je lui refuser ce sentiment si doux ?
Mon père , prononcez , est-il hai de vous ?
Quel mouvement subit vous frappe & vous anime ?

H I S C A R .

Les cœurs infortunés qu'ab font égal opprime
Sont unis à jamais par les plus puissants nœuds .
Je ne puis le haïr je le vois malheureux .

C

SCENE III.

CORA, HISCAR, ALONSE, ALIBÉ.

ALIBÉ, à *Alonse*.

SEIGNEUR j'accours vers vous, la garde est dispersée ;

Nous sommes découverts, cette enceinte est forcée ;
Et déjà cet asyle est rempli de soldats
Qui vers ces lieux, sans doute, ont marché sur vos pas.

ALONSE.

Dieux ! il ne manquait plus à mon sort déplorable,
Que d'aggraver encor le sort qui vous accable.
Viens, malheureux vieillard, que je puisse en ce jour
Te défendre, & sauver & l'honneur & l'amour :
Ou si dans ce dessein je puis perdre la vie,
Alonse trop heureux mourra digne d'envie.

SCENE IV.

CORA, ALIBÉ.

ALIBÉ, *retenant Cora*.

MALHEUREUSE ! où vas-tu ?

CORA.

Quoi ! tu retiens mes pas.

Quand tout ce qui m'est cher ; ô ciel ! court au trépas ?
J'attendrais en ces lieux qu'un vainqueur téméraire,
Offrant à mes regards les dépouilles d'un père,
Peut-être tout couvert du sang de mon amant,
Vint encore insulter à mon affreux tourment ?

Je suis amante & fille, & ce poignard me reste ;
 Mon courroux aux tyrans peut devenir funeste.
 La nature & l'amour, ma haine & ma douleur,
 Sauront, n'en doute pas, seconder ma fureur.
 D'un sexe plus heureux, la force est le partage,
 Le désespoir extrême enfante le courage :
 Il en tient lieu, du moins ; mais c'est trop de discours ;
 Mon père est en danger, je vole à son secours.

A L I B É.

Arrête...

C O R A.

Quel spectacle horrible, épouvantable !
 Vois-tu ces combattans, ce tumulte effroyable ?
 Mon père, hélas ! peut-être expire en ce moment ;
 Viens, je crains moins la mort que cet affreux tourment.

S C E N E V.

C O R A, H I S C A R, A L I B É, E S P A G N O L S,
 P E R U V I E N S, *qui viennent avec Hiscar, & se
 rangent à ses côtés.*

C O R A, *courant au-devant de son père.*

E H quoi ! c'est vous, mon père ?

H I S C A R, *il entre poursuivi de quelques Espagnols.*

O fille infortunée !

Je viens auprès de toi finir ma destinée.

C O R A.

(*Elle tombe à genoux entre les Espagnols & son
 père, ses bras tendus vers eux.*)

Espagnols, arrêtez, je tombe à vos genoux,

C.

56 ALONSE ET CORA.

De mon sang, s'il le faut, cruels, abreuvez-vous.
 Il n'a point mérité votre haine farouche.
 Ah! du moins une fois que la pitié vous touche,
 Cédez, ou dans mes bras, venez le massacrer.

H I S C A R.

Cesse de les prier, c'est te déshonorer :
 Je brave les rigueurs du sort le plus barbare ;
 Je mourrai sans regret, j'ai vu périr Alvare !
 En vain, à ma fureur, le traître est échappé,
 Une main inconnue à mes yeux l'a frappé.
 Il n'est plus ; j'en jouis, & je vois la lumière,
 Quand ce monstre inhumain roule dans la poussière.
 Perfides, avancez : hé bien, que tardez-vous ?
 Mon pays est vengé, je ne crains plus vos coups.

*(Il avance vers les Espagnols, qui les armes hautes
 sont prêts à faire feu sur les Péruviens.)*

SCENE VI ET DERNIERE.

HISCAR, CORA, ALONSE, UN OFFICIER
 ESPAGNOL, ALIBÉ, *Soldats Espagnols &
 plusieurs autres Péruviens.*

C O R A.

ALONSE, il va périr : ah ! vole à sa défense.
 ALONSE.

Arrêtez, éteignez tout desir de vengeance,
 Ces vertueux guerriers, objet de vos fureurs,
 Sont hommes, sont humains, ils sont mes bienfaiteurs.
 Cédez à la pitié, rendez-vous à mes larmes,
 Ou du moins, à l'instant, tournez sur moi vos armes.
 Abjurez à jamais vos funestes complots,
 La clémence est, amis, ce qui fait les héros.

TRAGÉDIE.

67

L'OFFICIER.

Quoi ! seigneur, vous voulez...

A L O N S E.

Sans sujet de vengeance

Immoler un vieillard, un peuple sans défense,
Est-ce donc là l'emploi des plus braves guerriers ?
Est-ce au champ des forfaits qu'on cueille des lauriers ?
Voulez-vous que l'horreur qu'a pour nous cette terre
Nous poursuive toujours dans une autre hémisphère,
Que le nom Espagnol a jamais détesté,
A tesse à nos neveux notre férocité ?
Mais on ne dira pas qu'Alonse impitoyable,
A secondé des siens la fureur implacable :
Des hommes & du Ciel méconnaissent la loi,
Massacrez tout ce peuple & commencez par moi.

(En disant ce dernier vers, il jette son sabre aux
pieds des Espagnols, & se met au-devant des Pé-
ruviens.)

L'OFFICIER.

Nous n'y résistons plus & ta voix nous entraîne !
Amis, abjurons tous notre rage inhumaine.
Ce peuple malheureux, victime de nos coups,
Fut hélas ! bien souvent accablé malgré nous ;
Mais nous ne serons pas plus long-tems méprisables ;
Le chef rend les soldats vertueux ou coupables.

C O R A, montrant son père à Alonse.

C'est par toi qu'il va vivre, ô fortuné moment !
Que j'avais bien connu le cœur de mon amant !

A L O N S E, avec chaleur.

Je remplis mon devoir ; que ne m'est-il possible
D'effacer à jamais le souvenir horrible
Des maux que vous a fait notre avare fureur ;
Hélas ! les réparer serait mon seul bonheur.

(Avec un sentiment douloureux.)

De mon pere aveuglé la longue tyrannie,

En ulcérant vos cœurs a dégradé sa vie ,
 Et je l'ai vu périr avant que les remords ,
 Lui fissent à la fin réparer tant de torts.
 Peut-être un jour plus tard , l'humanité sacrée ,
 Se ferait fait entendre à son ame égarée ,
 Dans le cœur des mortels , injustes quelque fois ,
 La vertu tôt ou tard sçait reprendre ses droits.
 Il expire & son nom où la haine s'attache ,
 Sera pour moi , sans doute , une éternelle tache
 En horreur parmi vous...

H I S C A E.

Alonse , que dis-tu ?

La haine est pour le crime & non pour la vertu.
 Hélas ! à l'amitié dont tu connais les charmes ,
 Jeune & brave héros , laisse essuyer tes larmes ;
 J'oublie entre tes bras un cruel souvenir ;
 En est-il qu'à présent tu ne doives bannir ?
 Tu me rendras mon fils , je te rendrai ton père ;
 Ta loi que j'abhorrais va me devenir chère ;
 Et prouvons en ce jour que , pour gagner les cœurs ,
 La vertu peut bien plus que le fer des vainqueurs.

Fin du troisième & dernier Acte.

